

L'histoire du boeuf qui a perdu son « B »

Gilbert Dupuis

Number 78, Summer 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44691ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

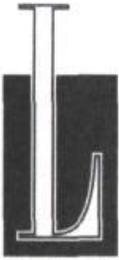
[Explore this journal](#)

Cite this article

Dupuis, G. (1990). L'histoire du boeuf qui a perdu son « B ». *Québec français*, (78), 30–32.

L'histoire du bœuf qui a perdu son «B»

Gilbert DUPUIS



La langue française est une matière que l'on étudie à l'école. La langue française est également la matière d'une co-production du théâtre des Gens d'En Bas et de la compagnie du Docteur Croche : *L'Histoire du bœuf qui a perdu son «B»*.

Ce spectacle s'adresse aux enfants du premier et du deuxième cycles du primaire ainsi qu'à tous ceux qui ont à cœur le français. Mais ne nous méprenons pas : *L'Histoire du bœuf qui a perdu son «B»* n'est pas un cours de français. Au contraire, ce spectacle est une fantaisie théâtrale et verbale dont l'objectif principal est de transmettre à un public d'enfants le plaisir de parler et d'écrire.

L'orthographe est-elle un mystère ?

Le cauchemar des consonnes doubles. Les innombrables exceptions à l'accord du participe passé. Brrrrr...

En un mot, comme beaucoup de mes contemporains, j'ai des problèmes d'orthographe. Pourquoi ? Suis-je moins intelligent que la moyenne ? Un jour, alors que j'assiste à une conférence sur la langue, je demande à un illustre professeur de l'Hexagone : «Monsieur, entre vous et moi, j'ai un problème avec le verbe attraper. Je ne me rappelle jamais s'il a un t ou deux, un p ou deux. Que faire?» Pour calmer mon angoisse, l'illustre me répond : «Mon jeune ami, moi aussi j'ai des difficultés à me rappeler. Alors, j'ai mis au point un truc que je vous confie : attraper un objet demande deux jambes et une main. Attraper prend donc deux t — les jambes — et un p — la main».

Me voilà bien avancé. Ce genre de truc, très efficace pour régler les problèmes d'orthographe dans l'immédiat, ne règle pas LE problème de l'orthographe. Au nom du ciel, pourquoi attraper prend-il deux t ? On ne règle pas une telle question par des demi-mesures. Les portes de l'université sont là, toutes grandes ouvertes, allons-y.

Linguistique, grammaire, étymologie, narratologie, étude particulière des difficultés de la langue française, histoire du français, histoire de l'orthographe du français, approche psychanalytique de l'étude de la langue... Ouf ! Quelques années plus tard, je connais le problème sous toutes ses facettes. Les connaissances me submergent. À tel point que toutes les journées pédagogiques et les rencontres d'auteur (j'ai écrit des romans et des pièces de théâtre pour enfants) auxquelles me convient les écoles, les bibliothèques et les centres culturels se transforment en conférences sur le rapport langue/parole/écriture. Je suis devenu un véritable fou de la langue.

36 sons = 26 lettres

En fait, aujourd'hui, j'ai toutes les réponses que je cherchais.

Elles sont complexes. Le français vient du latin. Or «l'orthographe latine était bonne... c'est-à-dire que les lettres correspondaient presque toutes chacune à un seul son et que chaque son était noté presque toujours par la même lettre¹». L'orthographe, pour un écrivain latin, ne posait donc pas de problème car les mots s'écrivaient comme ils se prononçaient. Malheureusement, le passage du latin au français se fit avec un manque déplorable d'imagination. En fait, il y a plus de sons en français qu'en latin, et :

«Malheureusement, on n'a pas eu l'idée d'inventer de nouvelles lettres pour distinguer les «nouveaux» sons... Discordante par rapport à la prononciation dès les plus anciens textes, elle (l'orthographe) devait toujours suivre avec grand retard l'évolution phonétique de la langue. Malgré quelques timides améliorations dans des époques de progrès, les inconvénients ont toujours été en s'aggravant². En fait, ce qui est terrible, c'est que «L'idée que les lettres devraient représenter le plus simplement possible et toujours de la même manière les sons réellement prononcés ne devait pas se présenter à l'idée des praticiens³».

Bien sûr, il y eut des tentatives : «En 1694, Dangeau préconisait comme re-

mède aux défauts de la vieille orthographe un alphabet de 33 signes; dans le même esprit, Domergue, en 1805, avait imaginé un système de 40 caractères⁴. Mais «Il semble peu probable qu'on en vienne jamais à réaliser dans notre alphabet la réforme rêvée par certains grammairiens non seulement pour régler l'orthographe sur la prononciation, mais encore pour figurer par des signes distincts les multiples nuances des sons de la parole». Voilà donc la source de tous les problèmes. Voilà pourquoi l'on se retrouve avec des consonnes doubles. Voilà pourquoi un écolier français prend sept ans à maîtriser l'écriture alors qu'un écolier anglais y arrive en quatre ans. Voilà pourquoi j'ai des problèmes avec «attraper...» Pardon, «attraper».

Enfant, puis enfan, puis enfant, puis quoi ?

Au cours des années, il y eut de multiples tentatives de réforme. L'une des plus célèbres fut celle de François Marie Arouet, dit Voltaire. Ce dernier disait : «L'écriture est la peinture de la voix; plus elle est ressemblante, meilleure elle est». Une des plus récentes fut celle de la Commission Beslais, remise au ministre de l'Éducation nationale de France en mars 1965 et restée sans réponse (on peut lire à ce sujet le livre de Cohen déjà cité et la plaquette de Nina Catach (docteur ès lettres et maître de recherche au CNRS)⁵.

Certaines furent particulièrement absurdes et attirèrent mon attention. Par exemple, les transformations faites au mot «enfant». En 1694, l'Académie constate que «enfant» vient du latin *infans* qui se dit à l'accusatif *infantem*. On décide alors de mettre un t à «enfant», qui s'écrit «enfant». En 1740, sous l'élan des réformes, l'Académie juge le t ridicule et le bannit. «Enfant» s'écrit dorénavant «enfan». Puis, en 1835, scandale : les académiciens constatent que «enfant» ne peut pas vivre sans t, bref, on le rajoute, et nous revoilà avec... «enfant».

«Enfant», «enfan», «enfant»... Voilà qui peut-être pourrait intéresser les enfants?

Le Théâtre du Docteur Croche
et Le Théâtre Les Gens d'en Bas présentent

Première version :
55 minutes = 3 000 ans

Je suis un homme de théâtre, donc je décide illico d'écrire le texte d'un spectacle destiné à soulever l'enthousiasme des enfants pour cette chose extraordinaire que l'on appelle la langue française. Et surtout, je dois l'avouer, pour répondre à leurs angoisses — et aux miennes — concernant l'orthographe.

Après plusieurs mois de travail, un premier texte prend forme... Il s'agit d'une approche historique de la langue. Deux enfants s'égarent entre les pages d'un dictionnaire. On voyage dans l'histoire, trois mille ans d'histoire... Le texte débute chez les Phéniciens et se termine par la mise sur pied de l'Office de la langue française. On y parle latin, francien, français et québécois. À la lecture, ça dure trois heures... Totalement indigeste. Découragement. L'objectif est clair pourtant : résumer, en cinquante minutes, trois mille ans d'histoire pour des enfants qui n'ont aucune notion d'histoire... Très facile à résoudre, en somme.

Deuxième version :
les maux des mots

Quelques mois plus tard, au hasard d'une lecture, je tombe sur la phrase suivante : «Le texte de plaisir n'est pas forcément celui qui relate des plaisirs, le texte de jouissance n'est jamais celui qui raconte une jouissance. Le plaisir de la représentation n'est pas lié à son objet⁶». C'est la révélation. Le problème est dans l'approche. En effet, l'approche historique exige des préalables trop importants. Par contre, l'approche linguistique...

Pour parler des mots de la langue, il faut utiliser les... maux de langue. Oui, car les mots ont des maux qui font mal à la langue et qui peuvent faire rire un public d'enfants tout en les intéressant à... la langue. Au travail ! Des personnages naissent. D'abord une langouste, spécialiste des langues, de toutes les langues, même de celles qui, dans le public, sont bien pendues. Puis une

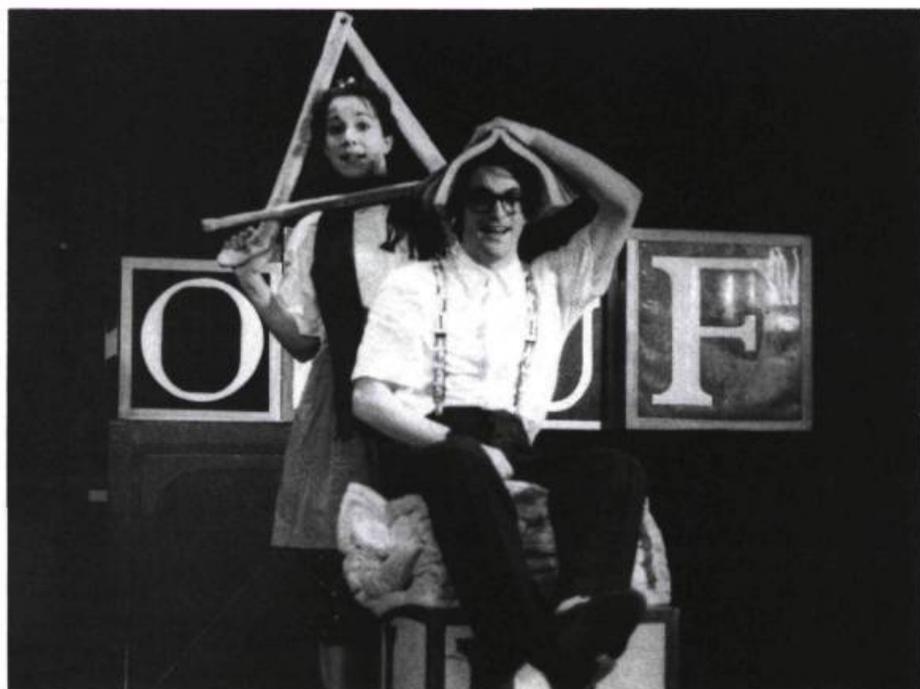


Un spectacle sur l'orthographe
écrit et joué par Gilbert Dupuis

Mise en scène: Maurice Roy

Scénographie: Mario Bouchard

Merci au ministère des Affaires culturelles du Québec et au Conseil des arts du Canada



L'histoire du bœuf qui a perdu son «B». Alain Sauvage et Hélène Major.

Photo : les Productions Michel Lanctôt inc.

grand-mère qui répond au nom de L'Égrevisse, spécialiste, elle, de la grammaire (comme il se doit). Évidemment, entre grand-mère et langouste, la bataille est épique. À tel point, d'ailleurs, que le bœuf en perd son «B» et devient un œuf. Ouf !

Le texte suscite l'enthousiasme de ses lecteurs adultes. Il est monté et joué par un seul comédien. Problème... : il y a trop de matière. Les enfants s'amusez mais ne comprennent pas tout. De plus, le décor, bien que fabuleux et impressionnant, est trop abstrait. La mise en scène, quant à elle, bien que très vivante et rythmée, crée à son tour un réseau de signes codifiés qui rajoute à la complexité de l'ensemble. Le spectacle devient carrément difficile à comprendre pour les enfants, particulièrement ceux du premier cycle. Cependant, les professeurs trouvent que les thèmes abordés dans le spectacle sont du plus haut intérêt. L'histoire du bœuf est perçue comme du haut-de-gamme intellectuel. Un spectacle qui demande une écoute et une concentration au-dessus de la moyenne. Bref... Il faut reprendre le travail.

Troisième version : le plaisir des homophones

Réécriture. Mais cette fois, pas de risque à prendre. Le texte sera lu à des enfants avant d'être produit.

La nouvelle version du «Bœuf», comme on l'appelle dans l'équipe, se contentera de raconter l'histoire de la graphie du A majuscule, et, pour ce faire, abordera la notion des homophones. Voilà donc une histoire simple.

Le texte est lu par une équipe de comédiens dans deux écoles de la ville de Montréal, soit Saint-Jean-Baptiste (Des Pins/Henri-Julien) et Saint-Zotique (quartier Saint-Henri). J'assiste à chacune des lectures. Je raye systématiquement tout ce que les enfants ne comprennent pas, je réécrits tous les passages où leur attention semble diminuer. Je parle beaucoup avec eux.

Quatrième version : l'important c'est le plaisir

Après un travail intense et plusieurs versions, un matin, les comédiens lisent le texte devant un groupe de troisième année classé comme ayant des difficultés d'apprentissage. Une professeur me dit : «S'ils écoutent dix minutes, ça va être beau». Le conseiller pédagogique assiste à l'expérience.

Avant de continuer, un mot, peut-être, sur la particularité de la lecture. Il faut une certaine dose de concentration pour pouvoir écouter pendant quarante minutes deux comédiens, fussent-ils les meilleurs, lire un texte. Ces artistes n'ont

ni décor ni costumes. Ils n'ont que les mots de l'auteur pour s'imposer. La lecture est donc l'instrument par excellence de l'évaluation d'un texte.

Donc, un matin, l'équipe, un peu nerveuse, fait face aux enfants. La lecture commence. Dès le premier mot, ça rit. En fait, ça n'arrête pas de rire. Du début à la fin. C'est un succès. Lors de la discussion subséquente, les professeurs et l'équipe constatent que les enfants ont tout compris. Mais l'important n'est pas là. L'important, c'est le plaisir qu'ils ont eu à voir deux personnages s'emmêler dans les mots. L'important, c'est le plaisir... Barthes avait raison : «Le texte de plaisir n'est pas forcément celui qui relate des plaisirs...» Mais bien celui qui procure du plaisir.

L'écriture est terminée.

Et l'on donne corps au texte

La production de ce nouveau texte de *L'histoire du bœuf* nécessita un nouveau décor, une nouvelle mise en scène et fit appel à de nouveaux comédiens. En fait, ce spectacle sur la langue française est le fruit de plusieurs années de travail et de réflexion. Une fois le moteur en marche, il est difficile de l'arrêter. Deux autres productions sont actuellement en chantier. Une version pour adolescents de *L'histoire du bœuf*, intitulée *la Tendre Histoire d'amour de Paula l'Égrevisse et de Jos Cédille*, et une version pour adultes dont le titre n'est pas encore déterminé.

En fait tout ce travail m'a fait prendre conscience d'une chose : nous ne connaissons pas l'histoire de notre langue. Or, cette histoire est passionnante. Les débats linguistiques et orthographiques qui font rage actuellement ne sont que l'aboutissement logique de trois millénaires. Régler la question de la langue, c'est, j'en suis convaincu, régler les questions posées par son histoire. Ces questions, désormais, les enfants peuvent se les poser grâce à *L'histoire du bœuf*... ●

¹ Marcel Cohen, *Histoire d'une langue : le français*, Éditions sociales, Paris, 1957, p. 38-39.

² *Op. cit.*, p. 94.

³ *Op. cit.*, p. 152.

⁴ Maurice Grevisse, *le Bon Usage*, Éditions Duculot/Éditions du Renouveau pédagogique, 11^e édition, Paris, 1980, p. 57.

⁵ Nina Catach, *l'Orthographe*, PUF, n° 685, et *op. cit.*, p. 348.

⁶ Roland Barthes, *le Plaisir du texte*, Seuil, coll. «Points», Paris, 1973, p. 88.